

LES MONTAGNES HALLUCINÉES



Howard Phillips Lovecraft

Les Montagnes Hallucinées

[Pages de titre](#)

[1](#)

[2](#)

[3](#)

[4](#)

[5](#)

[6](#)

[7](#)

[8](#)

[9](#)

[10](#)

[11](#)

[12](#)

[Page de copyright](#)

Howard Phillips Lovecraft

LES MONTAGNES

HALLUCINÉES

**Titre original : At the Mountains of
Madness**

1936

T

able des

m

a

t

i

è

r

e

s

1

Je suis obligé d'intervenir parce que les hommes de science ont refusé de suivre mes avis sans en connaître les motifs. C'est tout à fait contre mon gré que j'expose mes raisons de combattre le projet d'invasion de l'Antarctique – vaste chasse aux fossiles avec forages sur une grande échelle et fusion de l'ancienne calotte glaciaire – et je suis d'autant plus réticent que ma mise en garde risque d'être vaine. Devant des faits réels tels que je dois les révéler, l'incrédulité est inévitable ; pourtant, si je supprimais ce qui me semblera inconcevable et extravagant, il ne resterait plus rien. Les photographies que j'ai conservées jusqu'ici, à la fois banales et irréelles, témoigneront en ma faveur, car elles sont diablement précises et frappantes. On doutera néanmoins, à cause des dimensions anormales qu'on peut attribuer à un truquage habile. Quant aux dessins à la plume, on en rira bien entendu, comme d'évidentes impostures ; cependant, les experts en art devraient remarquer une bizarrerie de technique et chercher à la comprendre.

Finalement, il me faut compter sur le jugement et l'influence de quelques sommités du monde scientifique, qui aient d'une part assez d'indépendance d'esprit pour apprécier mes informations à leur propre valeur effroyablement convaincante, ou à la lumière de certains cycles mythiques primordiaux et déroutants au plus haut point, et d'autre part un prestige suffisant pour dissuader le monde de l'exploration dans son ensemble de tout programme imprudent et trop ambitieux dans la région de ces montagnes du délire. Il est regrettable que des gens relativement obscurs comme moi et mes collaborateurs, liés seulement à une petite université, aient si peu de

chances de faire impression là où se posent des problèmes par trop étranges ou vivement controversés.

Ce qui joue par ailleurs contre nous, c'est que nous ne sommes pas, à proprement parler, spécialistes des domaines principalement concernés. Comme géologue, mon but en dirigeant l'expédition de l'université de Miskatonic était uniquement de me procurer à grande profondeur des spécimens de roche et de sol des différentes régions du continent antarctique, grâce au remarquable foret conçu par le professeur Frank H. Pabodie, de notre département de technologie. Je n'avais aucun désir d'innover dans quelque autre domaine ; mais j'espérais que l'emploi de ce dispositif mécanique en différents points déjà explorés conduirait à découvrir des substances d'une espèce jusqu'ici demeurée hors d'atteinte par les procédés ordinaires de collecte. Le système de forage de Pabodie, ainsi que nos rapports l'ont déjà appris au public, était absolument exceptionnel : léger, facile à porter, il combinait le principe du foret artésien courant et celui de la petite foreuse circulaire de roche, de manière à venir à bout rapidement des strates de dureté variable. Tête d'acier, bras articulés, moteur à essence, derrick en bois pliant, mécanisme de dynamitage, sonde pour le déblai des déchets, et tuyauterie par éléments pour forages de cinq pouces de large et jusqu'à mille pieds de profondeur, il ne pesait pas plus, tout monté, avec les accessoires nécessaires, que ne pouvaient porter trois traîneaux à sept chiens ; cela grâce à l'alliage d'aluminium dont étaient faites la plupart des pièces métalliques. Quatre gros avions Dornier, spécialement étudiés pour le vol à très haute altitude qui s'impose sur le plateau antarctique, et avec des appareils supplémentaires pour le réchauffement du carburant et le démarrage rapide, mis au point par Pabodie, pouvaient transporter toute notre expédition depuis une base au bord de la grande barrière de glace

jusqu'en divers points choisis à l'intérieur des terres, et de là nous disposerions d'un contingent suffisant de chiens.

Nous avions prévu de couvrir un territoire aussi étendu que le permettait une saison antarctique - ou au-delà si c'était absolument nécessaire - en opérant essentiellement dans les chaînes de montagnes et sur le plateau au sud de la mer de Ross ; régions plus ou moins explorées par Shackleton, Amundsen, Scott et Byrd. Avec de fréquents changements de camps, assurés par avion et couvrant des distances assez importantes pour présenter un intérêt géologique, nous comptions mettre au jour une masse de matière tout à fait sans précédent ; spécialement dans les strates précambriennes dont un champ si étroit de spécimens antarctiques avait jusqu'alors été recueilli. Nous souhaitions aussi nous procurer la plus large variété possible des roches fossilifères supérieures, car l'histoire de la vie primitive de ce royaume de glace et de mort est de la plus haute importance pour la connaissance du passé de la Terre. Ce continent antarctique avait été tempéré et même tropical, avec une végétation luxuriante et une vie animale dont les lichens, la faune marine, les arachnides et les manchots de la côte nord sont, comme chacun sait, les seuls survivants et nous espérions élargir cette information en diversité, précision et détail. Si un simple forage révélait des traces fossilifères, nous élargirions l'ouverture à l'explosif, afin de recueillir des spécimens de taille suffisante et en bon état.

Nos forages, de profondeurs diverses selon les perspectives offertes par le sol ou la roche superficielle, devraient se limiter, ou presque, aux surfaces découvertes - qui étaient fatalement des pentes ou des arêtes, les basses terres étant recouvertes d'un mile ou deux de glace. Nous ne pouvions pas nous permettre de gaspiller les forages en profondeur sur une masse considérable de glace pure, bien que Pabodie ait élaboré un plan pour enfouir par sondages groupés des électrodes de cuivre, et fondre ainsi des zones

limitées avec le courant d'une dynamo à essence. Tel est le projet - que nous ne pouvions mettre à exécution, sinon à titre expérimental, dans une entreprise comme la nôtre - que la future expédition Starkweather-Moore propose de poursuivre, malgré les avertissements que j'ai diffusés depuis notre retour de l'Antarctique.

Le public a pu suivre l'expédition Miskatonic grâce à nos fréquents communiqués par radio à l'*Arkham Advertiser* et à l'Associated Press, ainsi qu'aux récents articles de Pabodie et aux miens. Nous étions quatre de l'université - Pabodie, Lake du département de biologie, Atwood pour la physique (également météorologiste), et moi qui représentais la géologie et assurais le commandement nominal - avec en plus seize assistants ; sept étudiants diplômés de Miskatonic et neuf habiles mécaniciens. De ces seize hommes, douze étaient pilotes qualifiés, tous sauf deux opérateurs radio compétents. Huit d'entre eux connaissaient la navigation au compas et au sextant, comme aussi Pabodie, Atwood et moi. En outre, bien sûr, nos deux bateaux - d'anciens baleiniers de bois renforcés pour affronter les glaces et munis de vapeur auxiliaire - étaient entièrement équipés. La fondation Nathaniel Derby Pickman, assistée de quelques contributions particulières, finança l'expédition ; nos préparatifs purent être ainsi extrêmement minutieux, malgré l'absence d'une large publicité. Chiens, traîneaux, machines, matériel de campement et pièces détachées de nos cinq avions furent livrés à Boston, où l'on chargea nos bateaux. Nous étions admirablement outillés pour nos objectifs spécifiques, et dans toutes les matières relatives à l'approvisionnement, au régime, aux transports et à la construction du camp, nous avons profité de l'excellent exemple de nos récents prédécesseurs, exceptionnellement brillants. Le nombre et la renommée de ces devanciers firent que notre expédition, si importante qu'elle fût, eut peu d'échos dans le grand public.

Comme l'annonça la presse, nous embarquâmes au port de Boston le 2 septembre 1930 ; faisant route sans nous presser le long de la côte et par le canal de Panama, nous nous arrê tâmes à Samoa puis à Hobart en Tasmanie, pour y charger nos derniers approvisionnements. Personne dans notre équipe d'exploration n'étant encore allé jusqu'aux régions polaires, nous comptions beaucoup sur nos capitaines - J. B. Douglas, commandant le brick *Arkham* et assurant la direction du personnel marin, et Georg Thorfinnssen, commandant le trois-mâts *Miskatonic* -, tous deux vétérans de la chasse à la baleine dans les eaux antarctiques. Tandis que nous laissions derrière nous le monde habité, le soleil descendait de plus en plus bas vers le nord, et restait chaque jour de plus en plus longtemps au-dessus de l'horizon. Vers le 62^e degré de latitude sud, nous vîmes nos premiers icebergs - en forme de plateaux aux parois verticales - et juste avant d'atteindre le cercle polaire antarctique, que nous franchîmes le 20 octobre avec les pittoresques cérémonies traditionnelles, nous fûmes considérablement gênés par la banquise. J'avais beaucoup souffert de la baisse de la température après notre long passage des tropiques, mais j'essayais de m'endurcir pour les pires rigueurs à venir. À plusieurs reprises d'étranges phénomènes atmosphériques m'enchantèrent ; notamment un mirage d'un éclat saisissant - le premier que j'aie jamais vu - où les lointains icebergs devenaient les remparts de fantastiques châteaux.

Nous frayant un chemin à travers les glaces, qui n'étaient heureusement ni trop étendues ni trop denses, nous retrouvâmes la mer libre par 67° de latitude sud et 175° de longitude est. Le matin du 26 octobre, un net aperçu de la terre surgit au sud, et avant midi nous éprouvâmes tous un frisson d'excitation au spectacle d'une chaîne montagneuse vaste, haute et enneigée, qui se déployait à perte de vue. Nous avons enfin rencontré un

avant-poste du grand continent inconnu et son monde occulte de mort glacée. Ces sommets étaient évidemment la chaîne de l'Amirauté, découverte par Ross, et il nous faudrait maintenant contourner le cap Adare et suivre la côte est de la terre de Victoria jusqu'à notre base, prévue sur le rivage du détroit de McMurdo, au pied du volcan Erebus par 77° 9' de latitude sud.

La dernière partie du voyage fut colorée et stimulante pour l'imagination, les hauts pics stériles du mystère se profilant constamment sur l'ouest, alors que les rayons obliques du soleil septentrional de midi ou ceux plus bas encore sur l'horizon du soleil austral de minuit répandaient leurs brumes rougeoyantes sur la neige blanche, la glace, les ruissellements bleuâtres, et les taches noires des flancs granitiques mis à nu. Entre les cimes désolées soufflaient par intermittence les bourrasques furieuses du terrible vent antarctique, dont les modulations évoquaient vaguement parfois le son musical d'une flûte sauvage, à peine sensible, avec des notes d'une tessiture très étendue, et qui par on ne sait quel rapprochement mnémonique inconscient me semblaient inquiétantes et même effroyables, obscurément. Quelque chose dans ce décor me rappela les étranges et troublantes peintures asiatiques de Nicholas Roerich¹, et les descriptions plus étranges encore et plus inquiétantes du légendaire plateau maléfique de Leng, qui apparaît dans le redoutable *Necronomicon* d'Abdul Alhazred, l'Arabe fou. Je regrettais assez, par la suite, de m'être un jour penché sur ce livre abominable à la bibliothèque du collège. Le 7 novembre, ayant momentanément perdu de vue la chaîne de l'ouest, nous passâmes au large de l'île Franklin ; et le lendemain nous aperçûmes les cônes des monts Erebus et Terror sur l'île de Ross, avec au-delà la longue chaîne des montagnes de Parry. De là s'étendait vers l'est la ligne blanche, basse, de la grande barrière de glace, s'élevant

perpendiculairement sur une hauteur de deux cents pieds, comme les falaises rocheuses de Québec, et marquant la limite de la navigation vers le sud. Dans l'après-midi, nous pénétrâmes dans le détroit de McMurdo, filant au large de la côte sous le mont Erebus fumant. Le pic de scories se dressait à douze mille sept cents pieds sur le ciel oriental, comme une estampe japonaise du mont sacré Fuji-Yama ; tandis que plus loin s'élevait le sommet blanc et spectral du mont Terror, volcan de dix mille neuf cents pieds, aujourd'hui éteint. Des bouffées de fumée s'échappaient parfois de l'Erebus, et l'un des assistants diplômés – un brillant jeune homme nommé Danforth – désigna sur la pente neigeuse ce qui semblait de la lave ; faisant remarquer que cette montagne, découverte en 1840, avait certainement inspiré l'image de Poe quand il écrivit sept ans plus tard :

*« ... Les laves qui sans cesse dévalent
Leur flot sulfureux du haut du Yaanek
Dans les contrées lointaines du pôle...
Qui grondent en roulant au bas du mont Yaanek
Au royaume du pôle boréal. »*

Danforth était grand lecteur de documents bizarres, et avait beaucoup parlé de Poe. Je m'intéressais moi-même, à cause du décor antarctique, au seul long récit de Poe – l'inquiétant et énigmatique *Arthur Gordon Pym*. Sur le rivage nu et sur la haute barrière de glace à l'arrière-plan, des foules de manchots grotesques piaillaient en agitant leurs ailerons, alors qu'on voyait sur l'eau quantité de phoques gras, nageant ou vautrés sur de grands blocs de glace qui dérivaienent lentement.

Utilisant de petites embarcations, nous effectuâmes un débarquement difficile sur l'île de Ross, peu après minuit, le matin du 9, tirant un câble de chacun des bateaux pour préparer le déchargement du matériel au moyen d'une bouée-culotte. Nos impressions en foulant pour la première fois le sol de l'Antarctique furent intenses

et partagées, bien que, en ce même lieu, les expéditions de Scott et de Shackleton nous eussent précédés. Notre camp sur le rivage glacé, sous les pentes du volcan, n'était que provisoire, le quartier général restant à bord de *l'Arkham*. Nous débarquâmes tout notre matériel de forage, chiens, traîneaux, tentes, provisions, réservoirs d'essence, dispositif expérimental pour fondre la glace, appareils photo et de prise de vues aériennes, pièces détachées d'avion et autres accessoires, notamment trois petites radios portatives (en plus de celles des avions) qui pourraient assurer la communication avec la grande installation de *l'Arkham* à partir de n'importe quel point de l'Antarctique où nous aurions à nous rendre. Le poste du bateau, en liaison avec le monde extérieur, devait transmettre les communiqués de presse à la puissante station de *l'Arkham Advertiser* à Kingsport Head, Massachusetts. Nous espérions terminer notre travail en un seul été antarctique ; mais si cela s'avérait impossible, nous hivernerions sur *l'Arkham*, en envoyant au nord le *Miskatonic*, avant le blocage des glaces, pour assurer d'autres approvisionnements.

Je n'ai pas besoin de répéter ce que les journaux ont déjà publié de nos premiers travaux : notre ascension du mont Erebus ; les forages à la mine réussis en divers points de l'île de Ross et l'étonnante rapidité avec laquelle le dispositif de Pabodie les avait menés à bien, même dans des couches de roche dure ; notre premier essai du petit outillage pour fondre la glace ; la périlleuse progression dans la grande barrière avec traîneaux et matériel ; enfin le montage des cinq gros avions à notre campement du sommet de la barrière. La santé de notre équipe terrestre – vingt hommes et cinquante-cinq chiens de traîneau de l'Alaska – était remarquable, encore que, bien sûr, nous n'ayons pas affronté jusque-là de températures ou de tempêtes vraiment meurtrières. La plupart du temps, le

thermomètre variait entre zéro et 20 ou 25° au-dessus², et notre expérience des hivers de Nouvelle-Angleterre nous avait habitués à de telles rigueurs. Le camp de la barrière était semi-permanent et destiné à entreposer à l'abri essence, provisions, dynamite et autres réserves. Nous n'avions besoin que de quatre avions pour transporter le matériel d'exploration proprement dit, le cinquième demeurant à l'entrepôt caché, avec un pilote et deux hommes des bateaux prêts à nous rejoindre éventuellement à partir de l'*Arkham* au cas où tous les autres appareils seraient perdus. Plus tard, quand ceux-ci ne serviraient pas au transport des instruments, nous en utiliserions un ou deux pour une navette entre cette cache et une autre base permanente sur le grand plateau, six à sept cents miles plus au sud, au-delà du glacier de Beardmore. Malgré les récits unanimes de vents et d'orages effroyables qui s'abattaient du haut du plateau, nous décidâmes de nous passer de bases intermédiaires, prenant ce risque par souci d'économie et d'efficacité.

Les comptes rendus par radio ont rapporté le vol stupéfiant de notre escadrille, quatre heures d'affilée, le 21 novembre, au-dessus du haut plateau de glace, avec les sommets immenses qui se dressaient à l'ouest et le silence insondable où se répercutait le bruit de nos moteurs. Le vent ne nous gêna pas trop et notre radiocompas nous aida à traverser le seul brouillard épais que nous rencontrâmes. Quand la masse colossale surgit devant nous entre le 83^e et le 84^e degré de latitude, nous comprîmes que nous avions atteint le Beardmore, le plus grand glacier de vallée du monde et que la mer glacée cédait alors la place à un littoral montagneux et sévère. Nous étions vraiment cette fois dans l'ultime Sud, ce monde blanc depuis une éternité, et au moment même où nous en prenions conscience nous vîmes au loin à l'orient la cime du mont Nansen, déployant toute sa hauteur de presque quinze mille pieds.

L'heureuse installation de la base méridionale au-dessus du glacier, par 86° 7'de latitude et 174° 23'de longitude est, les forages et minages étonnamment rapides et fructueux effectués en divers points lors d'expéditions en traîneau et de vols de courte durée sont du domaine de l'histoire ; comme l'est la difficile et triomphale ascension du mont Nansen, du 13 au 15 décembre, par Pabodie et deux des étudiants diplômés - Gedney et Carroll. Nous étions à quelque huit mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et quand les forages expérimentaux révélèrent ici et là le sol à douze pieds seulement sous la neige et la glace, nous fîmes grand usage du petit dispositif de fusion pour sonder et dynamiter dans beaucoup de sites où aucun explorateur avant nous n'avait jamais pensé recueillir des spécimens minéraux. Les granits précambriens et les grès ainsi obtenus confirmèrent notre conviction que ce plateau était de même nature que la majeure partie du continent occidental, mais quelque peu différent des régions de l'Est au-dessous de l'Amérique du Sud - dont nous pensions alors qu'elles formaient un continent distinct et plus petit, séparé du grand par un confluent glacé des mers de Ross et de Weddell, bien que Byrd ait depuis réfuté cette hypothèse.

Dans certains de ces grès, dynamités et détachés au ciseau après que le sondage en eut révélé la nature, nous trouvâmes quelques traces et fragments fossiles d'un grand intérêt - notamment des fougères, algues, trilobites, crinoïdes et mollusques tels que *lingula* et gastéropodes - tous bien spécifiques de l'histoire primordiale de la région. Il y avait aussi une curieuse marque triangulaire, striée, d'environ un pied de diamètre, que Lake reconstitua à partir de trois fragments d'ardoise provenant d'un trou profond d'explosif. Ces fragments découverts à l'ouest, près de la chaîne de la Reine Alexandra, intéressèrent particulièrement Lake qui, en tant que biologiste, jugeait leurs marques mystérieuses et excitantes, bien qu'à mes

yeux de géologue elles ne paraissent guère différentes des effets de rides assez courants dans les roches sédimentaires. L'ardoise n'étant qu'une formation métamorphique où une couche sédimentaire se trouve pressée, et la pression elle-même produisant sur toute trace de curieux effets de distorsion, je ne voyais aucune raison de s'étonner à ce point pour une dépression striée.

Le 6 janvier 1931, Lake, Pabodie, Daniels, les dix étudiants, quatre mécaniciens et moi survolâmes directement le pôle Sud dans deux des gros appareils, obligés d'atterrir une fois par un vent brusque et violent qui heureusement ne tourna pas à la vraie tempête. C'était là, comme l'ont rapporté les journaux, l'un de nos premiers vols d'observation ; nous tentâmes, au cours des autres, de relever de nouvelles caractéristiques topographiques dans des zones qui avaient échappé aux précédents explorateurs. Nos vols du début furent décevants à cet égard, bien qu'ils nous aient offert de superbes exemples des mirages si fantastiques et trompeurs des régions polaires, dont notre voyage par mer nous avait donné quelques aperçus. Les montagnes lointaines flottaient dans le ciel comme des villes ensorcelées et tout ce monde blanc se dissolvait en l'or, l'argent et l'écarlate d'un pays de rêves dunsaniens prometteur d'aventures, sous la magie des rayons obliques du soleil de minuit. La navigation était très difficile par temps nuageux, le ciel et la terre enneigée ayant tendance à se fondre dans la fascination d'un vide opalescent, où aucun horizon visible ne marquait leurs limites.

Nous décidâmes enfin de réaliser notre premier projet d'aller cinq cents miles vers l'est avec les quatre avions de reconnaissance pour établir une nouvelle base annexe, qui se situerait probablement sur la zone continentale la plus petite, comme nous le croyions à tort. Les spécimens géologiques collectés là-bas permettraient d'intéressantes comparaisons. Notre santé jusqu'à présent